raisons. Parmi les traits nombreux qui attestent leur rapacité, nous ne citerons que le suivant : Un usurier juif, pour dix mille pièces d'or qu'il avait avancées, s'en fit rembourser soixante mille ! Ces infâmes exactions avaient soulevé contre les enfants d'Israël une indignation générale : le clergé aidant, leur ruine devint inévitable. En 1481, lors du mariage de Ferdinand-le-Catholique avec Isabelle, l'inquisition fut établie à Séville : quelques années après, en 1492, les Juifs furent expulsés d'Espagne par édit royal [1].

Nous avons signalé, dans l'exposé historique des progrès de la géographie, les services éminents que la nation espagnole a rendus à cette science : nous aurons occasion d'y revenir.

LE PORTUGAL.

Le Portugal plonge du regard dans l'immensité de l'Océan ; tous les jours il voit le soleil disparaître dans ses flots. Le rôle que lui assignait cette position exceptionnelle, le Portugal l'a dignement rempli. Sa marine était restée en arrière sur celle de quelques autres peuples, et pourtant ce sont les navigateurs portugais qui, les premiers, s'aventurent sur les mers lointaines. A la fin dn XIII$_e$ siècle, le roi Diniz prit quelques galères génoises à son service ; ce fut là l'origine de la puissance maritime portugaise qui accomplit de si grandes choses, et fut, pendant quelque temps, la première du monde. En 1293, le roi confirma, par acte public, un règlement qui affranchissait de la taxe les navires frétés dans les ports du Portugal pour la Bretagne, la Normandie,

[1] Memorias historicas sobre la marina commercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona, por don Antonio de Capmany y de Monpalan. Madrid, 1779, 4 vol.

la Flandre et l'Angleterre. Une lettre d'Édouard II, roi d'Angleterre, datée de 1308, est un indice certain de l'activité qui régnait dans les relations entre les deux pays. Les marchands portugais sont compris parmi ceux que favorisait la *charta mercatoria* du roi Edouard Ier, à la date de 1303. Depuis lors, le Portugal resta dans les meilleurs termes avec l'Angleterre, et ce bon accord fut assuré, en 1353, pour cinquante ans, par un traité de commerce et de navigation ; ces heureux résultats sont un fait de plus à l'appui de l'importance de la marine dans le développement d'une nation. Nous avons déjà eu occasion de la constater dans l'histoire des Perses, des Arabes, des Grecs, et surtout des Athéniens, des Rhodiens, Phéniciens et Carthaginois, et dans le moyen-âge à Venise, à Gênes et à Pise. Ces Etats durent la puissance et la splendeur à laquelle ils étaient parvenus à leurs flottes qui dominaient les mers et faisaient affluer dans leurs ports les richesses de la terre connue de leur temps. Avec une marine nombreuse bien organisée, Byzance conservait le commerce de la Méditerranée, que lui enlevèrent les peuples navigateurs de l'Italie. Au moyen-âge, précisément à une époque où, dans toute l'Europe, la navigation prenait l'essor, les forces navales de la France éprouvèrent des pertes cruelles dans ses guerres avec l'Angleterre. Jamais nation n'a impunément négligé ce moyen de prospérité. C'est là un des plus précieux et des plus positifs enseignements de l'histoire. Ne pas en tenir compte serait, de la part de tout homme d'Etat, une faute entraînant des suites d'autant plus graves, que l'art nautique a fait plus de progrès, et dispose de moyens plus nombreux et plus puissants. Nécessité et profit, voilà les deux grands ressorts de la politique commerciale.

L'extension que prenait la marine portugaise est encore constatée par un traité avec la France en 1341, au sujet du négoce avec Harfleur. Dès 1332, le sénat de Venise avait signalé aux marchands indigènes l'avantage qu'ils trouve-

raient dans les échanges avec Cadix, Lisbonne et Séville. Au milieu de ce grand mouvement, s'était constitué en Portugal le tiers-état ; il grandit surtout sous l'administration du roi don Pedro Ier, qui soutenait la bourgeoisie de toute sa puissance et de toute sa sollicitude, et opposait une résistance énergique aux empiétements des prêtres ; aussi le clergé l'a-t-il poursuivi de ses calomnies vindicatives. Sous son règne, les Génois affluaient à Lisbonne : le produit des taxes formait alors le cinquième des revenus du roi. Si Ferdinand, fils et successeur de don Pedro, fut loin de s'acquitter de tous les devoirs que lui imposait sa haute position, il ne laissa pas du moins dépérir le commerce. Les marchands étrangers obtinrent des franchises de taxe, etc. : les Génois étaient encore ici le peuple le plus favorisé. De plus, le roi Ferdinand activait le commerce et la navigation, parmi ses propres sujets, par des encouragements qui devaient amener de grands résultats. Ainsi il faisait délivrer gratuitement des bois pour la construction des navires jaugeant plus de cent tonneaux ; il accorda franchise de droit pour l'importation des fers, de la poix a. d. s. ; de plus, il remit aux marins tout impôt, toute corvée. Pour activer l'importation, il affranchit de la taxe et de toute espèce de droit toutes les denrées indigènes qui seraient embarquées pour le premier voyage sur mer : pour les draps de Flandre et autres denrées qui seraient importées en retour, il abaissa les tarifs de moitié. Ferdinand rendit un service immense au commerce ; il consolida les transactions en instituant des sociétés d'assurance maritime. Depuis, ces sortes d'établissements ont été perfectionnés ; mais c'est du Portugal que partit la pretière impulsion. Bientôt on vit se former des sociétés d'assurance à Barcelone et dans les républiques de l'Italie.

Avec de tels priviléges, à l'abri de règlements aussi bien conçus, on comprend que les affaires du Portugal durent arriver à un haut degré de prospérité. De toutes les parties de l'Espagne et de l'Italie, les marchands y affluaient : des

maisons génoises, lombardes, florentines, castillanes, catalanes, s'étaient établies à Lisbonne. Cette riche capitale exportait alors plus de 12,000 tonneaux de vins indigènes par an ; dans la rade, il y avait parfois près de 450 bâtiments à l'ancre. Ce qui procurait un grand avantage au pays, c'est que l'importation et l'exportation se faisaient par des navires portugais, à l'exception des chargements qui venaient d'Italie et qui y retournaient. Les échanges étaient surtout très-fréquents avec les ports d'Angleterre et d'Ecosse et avec les Pays-Bas. En 1385, les Portugais obtinrent à Bruges le droit de construire une bourse, avec plusieurs autres avantages qui ne furent accordés aux Catalans que quatre ans plus tard. Après la mort du roi Ferdinand, des guerres éclatèrent pour la succession au trône : elles entravèrent momentanément le commerce. La victoire resta enfin à don Juan, fils naturel de Ferdinand. Le traité de 1399 ayant rendu la tranquillité à la Castille, don Juan, qui marchait sur les traces de son père, donna tous ses soins à la marine et aux intérêts mercantiles ; il avait compris que c'étaient là les vrais éléments de la prospérité nationale, et que rien ne pouvait les remplacer. Par ses efforts, il parvint à élever le Portugal à une hauteur, d'où, plus tard, Henri-le-Navigateur put porter ses regards sur l'Océan. En 1406, un des fils de don Juan fut envoyé à Venise pour y annoncer que les marchands vénitiens seraient affranchis, pour cent ans, de droit d'entrée et de port en Portugal. Ces priviléges donnèrent une animation nouvelle aux échanges entre Lisbonne et la reine de l'Adriatique. Nous avons raconté ailleurs les courses aventureuses des marins portugais, et les grandes découvertes qui illustrèrent le règne du roi Henri et le firent surnommer le Navigateur. Ce furent les Portugais qui, les premiers, exécutèrent la circumnavigation de l'Afrique, et trouvèrent la route maritime des Indes, qui étaient alors le pivot sur lequel roulait le commerce du monde. A la même époque, Colomb s'élançait sur les mers occidentales ; il cherchait un

chemin nouveau au pays des épices, et trouva tout un continent. A ces influences extérieures, qui préparaient une révolution dans le commerce, vinrent se joindre des créations nouvelles, telles que les lettres de change, le papier de linge, les banques. L'audacieuse tentative des Vivaldi fut perdue pour Gênes ; elle avait échoué, et dut paraître insensée. Venise, fière de ses immenses relations, s'endormait dans une sécurité funeste. Les découvertes des navigateurs portugais la réveillèrent ; mais il était trop tard. Elle eut recours, comme d'ordinaire, aux artifices de la politique ; mais ses ruses et ses intrigues échouèrent, et mirent même la république en péril. Toutefois, la vaste industrie manufacturière de Venise ne tarda pas à lui rendre son ancienne prépondérance à l'égard du Portugal, qui n'avait point de fabriques. Les rapports interrompus pendant quelque temps, furent rétablis, en 1522, entre les deux pays, qui avaient compris depuis, combien ils étaient nécessaires l'un à l'autre. Dès lors, Venise vint prendre les denrées de l'Inde à Lisbonne. Vers ce temps-là, Bruges fut éclipsé par Anvers. Ce fut en 1503 que les Portugais apportèrent, pour la première fois, des produits de l'Inde au marché de cette dernière ville. Dès ce moment, les Pays-Bas prirent une des premières positions parmi les Etats qui participaient au grand mouvement du commerce extérieur.

L'ANGLETERRE, L'ÉCOSSE ET L'IRLANDE.

Sous la domination romaine, l'Angleterre avait fait quelques pas dans la carrière de la civilisation ; ses rapports avec le continent étaient devenus plus fréquents. Outre l'étain, les peaux d'animaux, les esclaves et la laine, on exportait des grains dont on approvisionnait les pays baignés par le Rhin. Londres paraît avoir été de tout temps le principal

marché. Dans les premières années du IVe siècle après J.-C., les laines commencèrent à être mises en vente à York et Colchester. Ces relations naissantes cessèrent par suite de l'invasion des Pictes et des Scotes : les conquêtes des Anglo-Saxons devinrent encore plus funestes. Il se forma divers royaumes, qui furent presque toujours en guerre les uns avec les autres. Quelques-uns de leurs chefs comprirent la nécessité de cultiver les arts de la paix ; mais, au milieu de ces perturbations continuelles, leurs efforts restèrent sans résultats durables. Ina, roi de Wessex, et surtout Alfred-le-Grand, rendirent d'éminents services à la civilisation. Alfred encouragea l'agriculture, l'industrie et la marine. Dès l'année 897, des navires anglais visitaient les pays étrangers. Comparée aux proportions gigantesques que le commerce anglais acquit par la suite, ces premières tentatives étaient sans doute bien peu de chose. Toutefois, ces relations furent assez vivaces pour résister aux incursions dévastatrices des Danois. Au commencement du XIe siècle, on visitait la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, et sans doute aussi la Norwége. A la vérité, le cercle des exportations ne s'était point élargi ; elles se bornaient toujours à l'étain, aux laines ; on importait des vins de France et des épiceries de l'Inde qui étaient encore très-rares. La conquête de l'Angleterre, par les Normands, détruisit ces germes précoces. Le régime féodal auquel le vainqueur enchaîna le pays, arrêta l'essor de l'esprit national. Ce qui rendait ces conjonctures désastreuses encore plus terribles, ce fut la protection toute spéciale qu'on accordait aux juifs. Sous les successeurs de Guillaume-le-Conquérant, ils furent maltraités comme partout ailleurs ; on les expulsa du royaume, on les égorgea, on confisqua leurs biens ; c'était le même fanatisme chez leurs persécuteurs, c'était chez les victimes le même système d'exploitation usurière.

Le grand mouvement mercantile, qui se manifestait à la suite des Croisades, finit par pénétrer jusqu'au Nord et par